

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 5

Artikel: Garde ta maison des champs...
Autor: Deslandes, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



GARDE TA MAISON DES CHAMPS..

SI tu possèdes quelque part une maison des champs, entre lac et Jura, entre les collines de la Venoge et les hautes sapinières, si tes aïeux te légèrent, dans un creux de pays, une vieille baraque toute simple, conservée, tant que tu peux. Tu ne sais pas ce qu'il adviendra de ce pauvre monde secoué, et si, quel que jour, tu ne te trouveras pas privilégié de te tenir au bord des bois, loin des civilisations menacées, loin des cités croulantes...

* * *

Pour ta vie personnelle, vers la quarantaine, cette antique maison que tu garderas te sera d'un prix incomparable.

Tes années de jeunesse, tu les auras passées à t'instruire, à conquérir quelque aisance, à vivre de la vie bousculée, un peu folle, de ta génération. Car tu n'as pas connu dans leur plein cette vie concentrée, collective, tournoyante où tu te seras perdu jusqu'à ne plus entendre sur le trottoir le son de tes pas et dans la foule la voix de ta petite sensibilité. Pour se retrouver soi-même, l'âge venu, pour éprouver la douceur d'être à soi, il faut s'être plongé comme un anonyme dans le tourbillon des grandes affaires. Ainsi prend-on la mesure de toutes choses, celle de sa propre valeur comme celle des forces extérieures, et se garde-t-on de trop de sérieux. Les gens des petites villes sont sérieux, dit-on, parce qu'ils se mesurent les uns à l'égard des autres et qu'ils reportent à la proportion de leur salaire les catégories sociales. Mais, quand on arrive à la quarantaine, on n'est jamais satisfait de sa vie. Je n'ai pas rien. Tu auras, au contraire, j'ai été douze jours sans que je ne sois en l'air. Avec elles, dans ta maison perdue au tenté, au retour, de la neige, sous la neige, loin des grandes rouclans locaux qui regardent, et je ne puis continuer à prendre mes notes.

* * *

Et tu seras toi-même, dans la Puebla de Sanabria, dont la colère de Napoléon te piquent de rien.

Des affaires que tu auras de Schaller, qu'il faut s'entretenir la main et ne point tirer de son siècle, des livres recueillis amoureux, les tableaux de tes amis, un verger où refuge, loin des routes, et voici ta vie précise. Lorsque l'automne sera passé, que l'été de la Saint-Martin t'aura laissé seul, sous les brumes étroites, tu entreras dans l'hiver liséré de blanc, où Noël s'avance, si lointain, croisais-tu, et si proche pourtant... Tu poseras dans ta cheminée, en connaisseur, la vieille bûche de noyer qui t'attendait, au fond du galetas, depuis l'hiver dernier. Et rassure-toi : dans cet hiver aux champs, belle saison méconnue, les curieux, les importuns ne viendront plus. La boue des routes les effraie, la brume hostile les retient chez eux. Ils se réservent pour le printemps prochain. D'ici là, mon ami, tu as du temps à toi...

Est-ce à dire que tu vas demeurer seul, tout l'hiver, à tisonner tes bûches, à étudier tes affaires, à préparer, dans le secret, un livre où tu mettras le meilleur de ton expérience ? Que non point : tout un petit monde t'espère.

Il y a ce médecin, fin et bon, que la campagne a mûri et que la misère des hommes, partout rencontrée, n'a pas blasé. Il y a ce pharmacien, qui bouquine et, aux heures libres, fait encore de la botanique, comme un promoteur de Rousseau.

Ce vétérinaire, que sa clientèle à quatre pattes n'a point abêti. Dans tout milieu rural, un ou deux petits industriels qui sortent souvent et gardent le contact. Vous vous retrouverez ensemble. Vous dinerez d'un filet de sanglier bien tendre, ou de ce lapin à la moutarde, mets relevé, que Paul Reboux propose à votre gourmandise. Parfois, la fondue ou la saucisse aux choux donneront à vos rencontres un petit fumet gaillard ; ce soir-là, vous aurez laissé vos femmes chez elles, et vous serez allés au petit café, qui sera très fier et légèrement embarrassé de vous recevoir. Ce sont des goûts communs qui vous rapprocheront. Au milieu des campagnes endormies, vous entretenez, dans une vie de société sans contrainte, le souple ressort de votre esprit. Mieux que vous ne le feriez dans une ville, où vous vous absorberiez dans vingt sociétés diverses, où vous éparpilleriez votre attention, vos intérêts et vos soins, vous composez ensemble, dans votre coin de terre, la bonne part de la sociabilité. Le labeur fini, dans vos vieilles maisons entourées d'ombre, vous aurez vos heures de libre entretien, où s'aiguillera la fine pointe de votre esprit. Une existence moins agitée laissera libre votre jugement. Moins sollicités que dans les villes, vous conserverez le temps de fumer votre pipe, une revue sur vos genoux. Et toi, lorsque tu te retrouveras seul, sans fièvre et sans ennui, tu reprendras ta vie coutumière, jusqu'à cette soirée que vous vous êtes promis, où vous échangerez de nouveau cette expérience quotidienne, issue d'une vie remplie, mais non point agitée.

Et puis, l'heure venue, tu offriras à tes amis, au bout des ondes énigmatiques, l'Europe entière : sa meilleure musique, ses conférences et ses propositions en l'air. Avec elles, dans ta maison perdue au bois, sous la neige, loin des grandes rouclans locaux qui regardent, et je ne puis continuer à prendre mes notes.

* * *

Ces voisins ruraux, qui vont former le cadre de ta vie, comment te comporteras-tu devant eux ?

Ce sont des paysans, des laborieux, qui ont soutenu l'héritage paternel et l'ont encore arboré. Des hommes francs du collier, la plupart, et qui ne doivent rien à personne, pas plus que le vin de leur cave ne doit aux chimies d'une certaine oenologie. Des voisins paisibles, jamais indiscrets, qui te laisseront exactement la même liberté que tu leur laisseras toi-même. Ils ne demandent que cela, la paix. Mais ils la laissent aux autres, par un échange bienfaisant.

Avec eux, sois cordial. Salue-les gaiement, et lance le mot qui fera rire, qui détendra un esprit soucieux et fera virer au loin une préoccupation pesante. Eux aussi ont leurs soucis, qu'ils cachent. L'occasion venue — une mise où tu assisteras, une séance du Conseil général de la commune, une rencontre fortuite, aux fins d'après-midi — tu prendras ta part du litre commun. Aucune familiarité, nulle intimité, mais de l'estime et l'habitude d'un bon voisinage. Et tu verras que ces voisinages sont le privilège des campagnes... On s'y rend service, sans entreprendre jamais sur la liberté du voisin ; on s'y trouve entre égaux, si même des occupations diverses vous séparent un peu. Il y aura de l'air entre vous, comme entre vos maisons.

* * *

Que savons-nous ? Tous les beaux calculs de

l'avant-guerre sont ruinés. Les vapeurs malsaines de la guerre ne sont pas encore dissipées. Un malaise plane partout. Sommes-nous sur la pente d'une décadence sans remède, et de nouvelles catastrophes vont-elles surgir ? Sommes-nous si certains de n'avoir plus faim, de n'avoir plus froid ? La société russe, plus fragile que la nôtre, est tombée en ruine après quatre ans de guerre. Une ou deux querelles encore suffiront à nous détruire. La pourriture et la rouille déferont nos voies ferrées ; il fera bon vivre au bord des forêts, près de l'étable. Mille avions couvriront les villes de vapeurs mortelles et de feux. Alors les solitudes seront bonnes, et les citadins s'y disperseront comme, en 410, ces Romains élégants chassés par Alaric jusqu'en Afrique et jusqu'en Syrie. La mesure en Beaujolais, dont rêva Daniel Halévy, et ta vieille maison romande, à toi, vaudront mieux qu'un collier de perles ou qu'un paquet de titres dans le coffre d'une banque. Qui donc sait où nous allons ?

Fais de ton mieux, avec les hommes de bonne volonté, pour écarter le fléau qui menace. Il est encore permis d'espérer, il est toujours prescrit d'agir. Pourtant, mon vieux ami, conserve ta maison des champs : elle te gardera, si tu sais la garder.

Pierre Deslandes.

(Extrait de Noël Suisse, Atar, Genève).



ORA ET LE Z'AUTRO IADZO LE Z'EINTERRA

LO lè vilhio, tot parâi, que l'ant età fé lè z'autro iadzo et que sant oncora de noûtron teimps dein sti mondo, lè z'afère l'ant rido tsandzî, quand cein ne sarâi que po lè z'einterrâ. Au dzor de vouâ, que faut tot demandâ à la Coumouna, âo bin à l'Etat, on vo baille tot po rein : lo marelhî, la foussa, lo vâ (cercueil), tant qu'âo pllioriâo que lâi diant préposé aux pompes funèbres. N'é jamais bin comprâ cein que l'è que clia pompa. On n'a rein que lo moo à fourni. Lo corbeillard, l'è oncora la Coumouna que no l'einvoûte. Vo rappellâ-vo de clia vilhie tsanson que sè desâi :

Une fois mort, on me mène en voiture,

De mon vivant, je n'ai pas eu le temps !

Eh vâi ! on lè porte pe rein mè, lè moo ; t'è lè ludzant su lè tsè... et mimameint su lè tenotmobile que fusant, fusant âo dissime galop, quemet se lè robâvant. Euh ! ant-te pouâre que sè reveillant et que lo marelhî ne tire pas sa dzornâ ! Que volliâ-vo ! Lâi faut passâ et pu l'è bon. L'appelant cein lo progrès. Pe vito on è reidit et mî.

Lè z'autro iadzo, on mettâi son teimps po mourî. On n'età pas tant accoullî pè lè mândzo que sant pressâ. On avâi lesi de testâ, de reçâidre lo menistre et ti lè z'autro z'ami. On fabrequâve sè-mimo sa bière, qu'on lâi betâve dâi chêtson dedein ein atteindint... et on passâve l'arma à gautse quand faillâi. On n'età pas suprâ po cein qu'on avâi dâi remarque lè né devant : lè lan dâo lhî, dâi gardarobe, dâi trâblie fasant de cliâo